

1 LA PAIX ET LA JUSTICE : UNE FOLLE PROMESSE DES PROPHETES ?

1.1 Musique

Samuel Scheidt, *Ist nicht Ephraim mein teuer Sohn*, Lionel Meunier + Vox Luminis, Ricercar, 2013

Ephraïm est-il pour moi un fils chéri, un enfant qui fait mes délices ? Chaque fois que j'en parle, je dois encore et encore prononcer son nom ; et en mon coeur, quel émoi pour lui ! Je l'aime, oui, je l'aime - oracle du SEIGNEUR. (Jer. 31:20 TOB)

1.2 Le prophète : Martelant leurs épées, ils en feront des socs

Poursuivons un peu notre lecture du prophète Isaïe, et reprenons le premier texte qui a été lu le 1^{er} dimanche de l'Avent :

Ce que vit Esaïe, fils d'Amoç, au sujet de Juda et de Jérusalem. Il arrivera dans l'avenir que la montagne de la Maison du SEIGNEUR sera établie au sommet des montagnes et dominera sur les collines. Toutes les nations y afflueront. Des peuples nombreux se mettront en marche et diront: «Venez, montons à la montagne du SEIGNEUR, à la Maison du Dieu de Jacob. Il nous montrera ses chemins, et nous marcherons sur ses routes.» Oui, c'est de Sion que vient l'instruction et de Jérusalem la parole du SEIGNEUR. (Isa. 2: 1 - 3 TOB)

« Il sera juge entre les nations, l'arbitre de peuples nombreux. Martelant leurs épées, ils en feront des socs, de leurs lances, ils feront des serpes. On ne brandira plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à se battre. (Isa. 2:4 TOB)

1.3 Guerre et prédation

Je ne pense pas qu'aucun de nous, dans cette assemblée, ne croit que ce jour soit arrivé, qu'aujourd'hui on n'apprenne plus à se battre. Si par hasard l'on faisait des socs de charrue avec l'acier des épées, cela voudrait simplement dire que l'on a trouvé des bien meilleures façons de tuer les autres que de se servir d'une épée. Et, bien souvent, de les tuer de loin et sans les voir, sans avoir devant les yeux le corps, la personne, le visage des êtres humains qu'ils sont.

Qui plus est, nous français, nous savons bien que nous essayons de combattre le chômage chez nous en fabriquant des armes, des avions de guerre, des bateaux de guerre, etc. que nous vendons aux autres, avec lesquels les autres vont se faire la guerre, vont se tuer, vont semer autour d'eux la désolation et l'exil.

Et nous savons aussi, nous chrétiens, qu'il se trouve beaucoup de voix pour répéter, comme une antienne, que ce sont les religions monothéistes qui font la guerre et qui tuent. Et que cela arrive tous les jours autour de nous. Et cette question, nous ne pouvons pas nous en débarrasser d'une simple chiquenaude, nous ne pouvons pas nous en défaire sur les autres. Non, bien sûr, le monde n'a pas attendu l'arrivée du peuple juif, ou des chrétiens, ou des musulmans pour se faire la guerre. Non, bien sûr, quand on veut se faire la guerre pour une raison ou pour une autre, on trouve toujours quelque chose pour se justifier. Mais la guerre, nous l'avons faite au nom de notre foi, contre ceux que nous appelions les Infidèles, au cours de la longue aventure des croisades, que l'on nous remet sans cesse devant les yeux

SOUS LE SIGNE DE L'ATTENTE 3 – LA PAIX ET LA JUSTICE

aujourd'hui. La guerre, nous l'avons faite au nom de notre foi, les uns contre les autres, en Europe, il y a 500 ans. Et cela a été particulièrement brutal et sauvage. Et nous ne pouvons pas l'oublier. Nous ne devons pas l'oublier, même si nous nous demandons aujourd'hui comment il a été possible d'en arriver jusque-là, même si nous nous retrouvons, comme aujourd'hui, pour méditer ensemble la parole de Dieu, pour travailler ensemble au service de la paix. De la paix entre nous. De la paix autour de nous. De la paix promise. Même si nous nous retrouvons aujourd'hui, fraternellement, pour méditer ensemble.

Le pardon, le pardon mutuel, n'est pas l'oubli, n'est pas l'effacement. Il est la construction d'une vie nouvelle à partir et au-delà de ce qui est pardonné. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Portant autour de nous un regard sur le monde, de quelque côté que nous nous tournions, nous voyons la guerre, nous voyons la prédation, nous voyons la volonté de domination de l'homme par l'homme, nous voyons les uns se nourrir de la sueur et des pleurs des autres. Et le théâtre de ces luttes peut être celui de la lutte armée, en des lieux bien déterminés, ou celui d'une terreur diffuse, pouvant frapper n'importe qui n'importe où. Mais il peut aussi se situer sur le terrain de l'économie, de la finance, du commerce, de l'idéologie, et dans tous les domaines où se mobilise l'art de faire faire aux gens ce qu'ils ne feraient pas spontanément par eux-mêmes. Et de cet art-là, lequel, laquelle d'entre nous n'est pas victime d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre ?

Face à cela, qu'est-ce qui est attendu de nous ? Je vous propose aujourd'hui de laisser chacun de vous, chacun de nous méditer cette question par lui-même, par elle-même.

Et de nous poser cette question dans l'autre sens : cette paix dont nous parle Isaïe, à quoi ressemble-t-elle ? De cette promesse, qu'est-ce que nous pouvons attendre ?

1.4 Is 11, 1-10 : Justice et miséricorde

Revenons au prophète Isaïe, et relisons un texte que nous avons déjà entendu, et qui est souvent désigné sous le nom : « Le règne de paix du Fils de David » :

Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit (רוח) du SEIGNEUR: esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de vaillance, esprit de connaissance et de crainte du SEIGNEUR - et il lui inspirera la crainte du SEIGNEUR. Il ne jugera (שפוט) pas d'après ce que voient ses yeux, il ne se prononcera pas d'après ce qu'entendent ses oreilles. Il jugera (ושפט) les faibles avec justice (בצדק), il se prononcera dans l'équité envers les pauvres du pays. De sa parole, comme d'un bâton, il frappera le pays, du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. La justice (צדק) sera la ceinture de ses hanches et la fidélité le baudrier de ses reins. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits, même gîte. Le lion, comme le boeuf mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra. Sur le trou de la vipère, le jeune enfant étendra la main. Il ne se fera ni mal, ni destruction sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance du SEIGNEUR, comme la mer que comblent les eaux. Il adviendra, en ce jour-là, que la racine de Jessé sera érigée en étendard des peuples, les nations la chercheront et la gloire sera son séjour. (Isa. 11: 1 - 10 TOB)

SOUS LE SIGNE DE L'ATTENTE 3 – LA PAIX ET LA JUSTICE

Une chose est surprenante en lisant ce texte : le mot de Paix n'y figure pas. Par contre, le mot justice (*tsedek*) y figure plusieurs fois :

Il jugera (יִשְׁפֹּט) les faibles avec justice (צְדָקָה), il se prononcera dans l'équité envers les pauvres du pays.

La justice (צְדָקָה) sera la ceinture de ses hanches

La justice est essentiellement ici quelque chose qui s'adresse au faible. Il s'agit de rendre justice au faible. Il s'agit de rendre au faible ce qui lui est dû, ce qui lui revient. Et c'est contre le méchant qu'il faut le protéger. Le principal objet de la justice est ainsi de protéger le faible contre le fort, contre le méchant qui abuse de sa force. Plus encore qu'un rôle punitif, l'accent principal mis sur la justice est son rôle restaurateur, la façon dont elle rend au faible ce qui est nécessaire pour qu'il redevienne une personne à part entière. Et si le châtement, le châtement violent, n'est jamais loin dans les textes de l'Ancien Testament, l'accent est mis principalement sur le rétablissement de la personne dans son intégrité.

Et ceci nous invite à nous interroger sur ce qu'est pour nous la justice, ce que doit être pour nous l'exercice de la justice dans le monde dans lequel nous vivons. Il y a le respect de la loi, il y a l'équité, il y a la notion de justice distributive. Mais il est aussi important de s'interroger sur la façon dont la justice peut restaurer *la personne*. Et cette restauration ne porte pas nécessairement sur la seule victime. Peut-être aussi y a-t-il lieu de s'interroger sur la façon dont le coupable lui-même peut être restauré dans l'intégrité de sa personne, de sa personne ébréchée par la faute, de la faute qu'il n'est pas question d'oublier, mais qui peut être pardonnée. A l'appui de cette lecture, le mot hébreu qui est traduit ici par « justice », le mot *tsedek*, est quelque fois traduit par « miséricorde ». Oui, il n'est pas innocent de se rappeler, au moment où nous quittons tout juste l'année désignée par le Pape François sous le nom d'Année de la Miséricorde, il n'est pas innocent de se rappeler que, dans l'Ancien Testament, le même mot peut désigner à la fois « justice » et « miséricorde », que ce mot désigne l'établissement ou le rétablissement d'une certaine plénitude d'être. Il n'est pas innocent de voir, à la fin du texte d'Isaïe, le prédateur coexister avec la victime et se coucher à côté d'elle, le loup avec l'agneau, le lion avec le chevreau. Et nous pouvons penser, à ce propos, au travail auquel se livrent certains autour de nous pour faciliter la réinsertion des jeunes qui sortent de prison, pour les aider à retrouver le respect que tout être humain se doit à lui-même, et à le retrouver autant que possible dans le monde du travail.

1.5 Le lion et le chevreau

Mais cette remarque n'épuise pas l'histoire du loup et de l'agneau, du lion et du chevreau. Relisons-la encore :

Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits, même gîte. Le lion, comme le boeuf mangera du fourrage. (Isa. 11: 6 - 7 TOB)

Le petit garçon qui conduit les animaux, qui conduit le veau et le lionceau, voilà qui peut nous faire penser à la naissance de Jésus, à la faiblesse de cet enfant en qui Dieu choisit de venir parmi nous, et son évocation en période d'Avent est tout à fait compréhensible.

SOUS LE SIGNE DE L'ATTENTE 3 – LA PAIX ET LA JUSTICE

Et voilà qui, d'une certaine façon, nous évoque avec un peu d'avance, l'image de la mangeoire où le petit enfant se trouvera entre l'âne et le bœuf, de la crèche qui se trouve à l'entrée de cette chapelle, de la crèche que nous avons peut-être déjà dressée pour nos enfants ou petits-enfants. Nous savons bien que cette image ne figure pas dans nos bibles, mais qu'elle s'enracine dans des traditions folkloriques qui accompagnent le récit biblique, et que ce n'est pas par hasard qu'elles nous font apparaître cette image de l'enfant de Dieu en paix et en harmonie avec le monde animal, avec le monde de la vie sous sa forme la plus simple. Toute la nature, du plus haut du ciel aux plus humbles des animaux, toute la création veille sur lui.

Et, dans notre monde si largement urbanisé, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler à notre mémoire la proximité qui lie la vie humaine à la vie animale, la dépendance de notre vie sur celle du monde animal, et de donner un peu de chair à ces images bibliques issues d'un monde où tous les enfants, même les plus petits, savaient ce qu'était un veau ou un chevreau.

Et de nous rappeler peut-être aussi que, dans l'ordre du vivant, nous sommes aussi des mammifères, et que l'instinct de prédation qui habite le loup et le lion nous habite aussi, quoique d'une manière moins immédiatement visible. N'est-ce pas une tension constante de notre nature que de vouloir, d'une manière ou d'une autre, prendre ce qui passe à notre portée? Mais, bien sûr, le don qui nous est fait du langage et de la maîtrise du symbolique nous permet de dévorer notre prochain de bien des façons différentes, et sans pour autant nous repaître de sa viande. Dès le temps de l'Ancien Testament, les prophètes et les psalmistes reprochent aux dirigeants, aux juges et aux puissants leur exploitation des plus faibles, leur corruption, leur injustice, alors même que la justice et le droit sont à leur portée. Et cela ne semble pas devoir s'arrêter.

Mais justement, cet instinct de prédation, pourquoi faut-il que des animaux, dont c'est le seul moyen de subsister, en soient privés ? Car ce que nous raconte Isaïe est paradoxal et contraire à l'ordre des choses. Nous savons bien que, dans le monde que nous connaissons, le léopard ne peut pas se coucher à côté du chevreau sans le dévorer. Nous savons bien que dans le monde que nous connaissons, le loup mange l'agneau, le léopard mange le chevreau, le lion mange le veau : la nature des carnassiers est de manger de la viande. C'est pour cela qu'ils ont la mâchoire qu'ils ont dans leur bouche, les griffes qu'ils ont à leurs pieds, l'estomac qu'ils ont dans leur ventre. C'est une force irrésistible de la nature. De la nature telle que Dieu l'a voulue ?

Parole paradoxale donc.

Une fois dévoré, l'agneau est pleinement en la possession du léopard, mais il n'existe plus. Et le léopard n'est nourri que pour un temps. Bientôt, il lui faudra un autre agneau, ou une autre proie. Et cela, tant qu'il sera en vie. A l'échelle de la vie, la satiété ne dure qu'un temps, l'instinct de prédation ne s'arrête jamais.

Et c'est ainsi que Dieu a créé les carnassiers, dans le monde qu'il nous a donné pour que nous l'habitions. C'est l'ordre des choses voulu par Dieu... Ou du moins, c'est ce qui nous vient à l'esprit lorsque nous pensons à ce que nous dit le grand récit biblique de la création : Dieu a créé le monde tel qu'il est aujourd'hui, et il a trouvé que le monde était bon. Si le monde créé par Dieu est bon, que signifie alors cette promesse de le faire fonctionner à l'envers ?

1.6 Le monde « d'avant », un temps avant le temps ?

Mais est-ce vraiment ce que nous dit le récit biblique ? En fait, pas tout-à-fait. Les gens qui le connaissent bien se souviennent de ce qui est dit à la fin du premier récit de la création, à la fin du chapitre 1 de la Genèse :

« ... À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante. » Il en fut ainsi. (Gen. 1:30 TOB)

Eh oui. A ce moment-là du récit, tous les animaux, ainsi d'ailleurs que les humains, étaient herbivores ou frugivores. Il faudra attendre que Noël sorte de l'arche pour que les humains reçoivent le droit de prendre comme nourriture « tout ce qui remue et vit sur le sol et tous les poissons de la mer ». C'est seulement à ce moment-là que commence vraiment notre monde tel que nous le connaissons.

Auparavant, avant le temps de l'histoire, les animaux ne se dévoraient pas les uns les autres. Chaque animal conservait son intégrité. Non seulement nul ne l'attaquait, mais il n'avait rien à redouter, et son corps restait intact dans sa plénitude. Cette plénitude de l'être de chaque être vivant est une chose sur laquelle nous devrions nous attarder quelques instants. Mais auparavant, demandons-nous ce qui a changé entre le tout début de la création et le monde d'aujourd'hui.

Entre le monde d'avant et aujourd'hui, il y a l'épisode du jardin d'Eden, il y a la femme et l'homme qui décident de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Et qui, une fois chassés du jardin, vont donc désormais expérimenter le bon et le mauvais tout au long de leur vie. Et l'histoire se poursuit ainsi tout au long de nos vies, de nos vies tissées de bon et de mauvais, de joies et de souffrances, de violences et de réconciliations.

Isaïe nous renvoie donc au monde d'*avant*. De ce monde il est dit, à la fin du chapitre premier de la Genèse :

Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. (Gen. 1:31 TOB)

Troublant ? Cela se passe *avant* le récit du jardin d'Eden, *avant* l'histoire d'Adam et d'Eve, *avant* que ne commence le temps de l'histoire. Dans un temps avant le temps, un temps où la mort n'existait pas encore. Un temps en dehors du temps.

Et c'est de cet autre temps que nous parle Isaïe. D'un temps en dehors du temps. Hors du temps mais déjà dans nos vies ?

Pouvons-nous nous représenter ce temps ? Un temps où notre instinct vital ne nous poussera plus à dévorer l'autre, ou, plus simplement, sans le dévorer, à désirer ce que possède l'autre ? Nous savons bien que ce que possède l'autre, ou ce que désire l'autre, par le fait même que l'autre le désire, est quelque chose que nous désirons. Le temps dont nous parle Isaïe est-il un temps où il n'y a plus de désir ? Et donc, plus de vie ? Ou s'agit-il simplement d'un temps où ce que nous désirons le plus sera satisfait ? Où, dans la plénitude de ce que nous découvrons que nous avons, il ne s'agit plus de prendre mais de donner ?

Ce temps, savons-nous le produire en nous jour après jour, en arrière-plan, alors que se bousculent autour de nous les événements grands ou petits qui nous demandent des réactions immédiates ?

SOUS LE SIGNE DE L'ATTENTE 3 – LA PAIX ET LA JUSTICE

Ou est-ce quelque chose qu'avant toute chose nous devons nous préparer à recevoir comme un don de Dieu, avant que d'essayer de le partager ? Qu'est-ce au fond qu'Isaïe entend par la *paix* dont tout ce comportement animal paradoxal est l'image ?

1.7 La paix : shalom

Pour Isaïe, la paix est bien autre chose que la simple absence de guerre, à la différence de ce qu'elle est pour nous – même quand nous disons « Fiche-moi la paix ! », c'est à dire, cesse de m'importuner, cesse tes actes qui me dérangent ou qui me font mal. Laisse-moi tranquille. En somme, quelque chose de négatif.

1.7.1 Totalité et complétude

Même s'il s'agit aujourd'hui du mot qui est employé en hébreu moderne dans les salutations les plus banales, le mot *shalom* est l'un des mots les plus importants et les plus profonds du langage de la Bible.

Shalom c'est bien autre chose que simplement la non guerre, le bref intervalle qui sépara deux guerres, à la différence du grec ou d'autres langues. Par exemple, lorsque Joseph, devenu grand vizir du Pharaon, reçoit ses frères lors de leur deuxième voyage en Egypte, il leur demande, sans dévoiler son identité « Et votre vieux père, dont vous m'avez parlé, est-il *shalom* ? » Ce que l'on traduit plutôt par « Est-ce que tout va bien pour lui ? » Est-ce que tout va bien, avec le sens d'une plénitude, d'une sorte de perfection. Quelque chose comme le fait d'être revêtu de la bonté de Dieu.

1.7.2 Le gué du Yabboq

Je voudrai vous en proposer une illustration dans un récit de l'Ancien testament, celui qui raconte les retrouvailles de Jacob et de son frère Esaü. L'on se souvient de l'histoire. Tirant parti de la faim dévorante de son frère Esaü, d'une faim qui ne pouvait attendre, Jacob s'est fait céder son droit d'ainesse par son frère Esaü. Mais la promesse d'un Esaü affamé ne valait pas grand'chose sans sa confirmation par leur père Isaac, sous la forme d'une bénédiction. Il a donc fallu que leur mère Rébecca use d'une ruse pour faire bénir Jacob par Isaac à la place d'Esaü. La bénédiction solidement établie sur les épaules de Jacob, Esaü survient, découvre le pot aux roses, et se met en fureur contre son frère. Il y a de quoi. C'est une histoire, si l'on veut, de vol d'identité – sur ce plan là, on n'a rien inventé de nouveau avec Internet, une histoire, au fond, plutôt sordide, une histoire à déclencher une guerre interminable. Jacob s'enfuit. Longtemps après, une fois fortune faite, et à la tête d'une nombreuse maisonnée, il revient dans son pays d'origine. Et là, il s'arrête au bord du Yabboq, un petit ruisseau qui marque la frontière. De l'autre côté, le pays où règne Esaü. Il s'arrête et attend le lendemain pour aller au-devant de son frère. Il a peur, terriblement peur de la colère d'Esaü, et il fait passer devant lui une grande partie de ses biens pour lui en faire cadeau, espérant ainsi l'amadouer. Et il passe la nuit à attendre le lever du jour. Mais cette nuit d'attente est une nuit habitée, habitée par l'arrivée d'un personnage qui lutte avec lui jusqu'au lever du jour. C'est la lutte avec l'ange, une épreuve dont il sort boiteux, mais béni et porteur d'un nouveau nom, Israël. L'histoire est bien connue, et a inspiré de nombreux peintres. A côté d'ici, l'on peut voir la fresque qu'Eugène Delacroix lui a consacrée, dans la première chapelle en entrant à droite à St Sulpice. Mais ce n'est pas sur cette histoire que je souhaite que nous nous arrêtons. Notons juste au passage que Jacob / Israël a baptisé le lieu du combat Pénouël (quelque chose comme « Face de Dieu »), car, dit-il, c'est là qu'il a vu Dieu face à face – et qu'il a eu la vie sauve.

Mais ce à quoi je veux en venir, c'est la suite de l'histoire. Lisons :

SOUS LE SIGNE DE L'ATTENTE 3 – LA PAIX ET LA JUSTICE

Jacob leva les yeux et vit qu'Esau arrivait, ayant avec lui quatre cents hommes. Il répartit les enfants entre Léa, Rachel et les deux servantes. Il mit en tête les servantes et leurs enfants, puis Léa et ses enfants, puis Rachel et Joseph. Lui-même passa devant eux et se prosterna sept fois à terre jusqu'à ce qu'il se fût approché de son frère. Esau courut à sa rencontre, l'étreignit, se jeta à son cou et l'embrassa ; ils pleurèrent.

Puis Esau leva les yeux et vit les femmes et les enfants. Il dit : «Qui as-tu là?» -«Les enfants que Dieu a accordés à ton serviteur», répondit Jacob. Les servantes s'approchèrent, elles et leurs enfants, puis se prosternèrent. Léa s'approcha aussi avec ses enfants, ils se prosternèrent. Puis Joseph s'approcha avec Rachel et ils se prosternèrent aussi.

Esau dit : «Qu'as-tu à faire avec tout ce camp que j'ai croisé?» -«Je voulais trouver grâce aux yeux de mon seigneur», répondit Jacob. Esau reprit : «J'ai amplement pour moi, mon frère ; que ce qui est à toi reste à toi !» Jacob s'écria : «Non, je t'en prie ! Si j'ai pu trouver grâce à tes yeux, tu accepteras de ma main mon présent. En effet, puisque j'ai vu ta face comme on voit la face de Dieu et que tu m'as agréé, reçois donc de moi le bienfait qui t'a été apporté, car c'est Dieu qui m'en a gratifié ; j'ai tout à moi.» Il le pressa et l'autre accepta. (Gen. 33: 1 - 11 TOB)

Un concours de dons et non un concours de prédatons, malgré les mauvais coups et les terreurs du passé. Au moment où se prépare autour de nous ce gigantesque échange de cadeaux que signifie purement et simplement le mot « Noël » pour beaucoup de gens autour de nous, il n'est pas inutile de méditer cette histoire. Mais relisons le verset 10 :

“J'ai vu ta face comme on voit la face de Dieu.”

C'est sur cette phrase que je souhaite que nous nous arrêtions un instant. Et que nous passions un instant à méditer sur le visage, sur le visage humain, tout simplement. Et peut-être à tourner notre visage vers le visage de notre voisin de gauche, de notre voisin de droite, en silence, un bref instant, avec toute la réserve, avec toute la pudeur d'un regard qui se pose sur quelque chose de sacré, sur un inconnu peut-être, sur une image du visage de Dieu.

1.8 La bénédiction aaronide

Et maintenant nous pouvons mieux comprendre le signe de paix que nous échangeons au moment de l'Eucharistie.

Et maintenant nous pouvons commencer à comprendre pleinement la bénédiction aaronide, que l'on trouve au chapitre 6 du livre des Nombres :

Le SEIGNEUR dit à Moïse : «Parle à Aaron et à ses fils et dis-leur: voici en quels termes vous bénirez les fils d'Israël:

«Que le SEIGNEUR te bénisse et te garde !

Que le SEIGNEUR fasse rayonner sa face vers toi et t'accorde sa grâce !

Que le SEIGNEUR tourne sa face vers toi et te donne la paix ! » (Num. 6: 22 - 26 TOB modifiée)